

JEAN-JACQUES LANGENDORF

LA NUIT TOMBE, DIEU REGARDE



ZOE
POCHE

Né en 1938 en Haute-Savoie d'un père émigré allemand et d'une mère suisse, Jean-Jacques Langendorf est élevé à Genève dans la maison d'Ernest Ansermet, qui comptera beaucoup dans son éducation. Historien et romancier, Langendorf a séjourné en Afrique du Nord et au Proche-Orient, pour finalement s'installer au château de Dross en Basse-Autriche. Spécialiste de la pensée militaire allemande, arabisant, anarchiste dans sa jeunesse, biographe d'Ansermet et du général Dufour, il est aussi entre autres l'auteur légèrement ironique d'un chef-d'œuvre de rhétorique et de stratégie *Éloge funèbre du général August-Wilhelm von Lignitz* et d'un récit érotique *La Comtesse Graziani*.

Ample roman épique, foisonnant, brillant et sombre, *La Nuit tombe, Dieu regarde* nous transporte de la mer de Chine en 1914 aux sables du Yémen et dresse le portrait d'un monde qui bascule : la vieille monarchie austro-hongroise rejoint dans son agonie l'Empire ottoman. L'éblouissement de l'enfant Hohberg pour Le Caire fera

dans ce texte le pendant au portrait de désolation de la Grande Guerre. Le récit suit notamment la croisade d'un bateau de guerre allemand de l'Extrême-Orient aux terres arabes. Mais Langendorf interroge un monde complexe, paradoxal (ce sont de « délicats rouages, de fins ressorts, d'infimes miroirs » qui permettent de diriger le monstre qu'est le croiseur allemand *Emden*), riche, brutal où les fils de plusieurs récits, à la manière des *Mille et une nuits*, s'entremêlent avec une sorte de musicalité qui rappelle la houle et les canonnades.

Paru en 2000 *La Nuit tombe, Dieu regarde* a reçu le prix Schiller et le prix Dentan.

JEAN-JACQUES LANGENDORF

LA NUIT TOMBE,
DIEU REGARDE

ZOE

POCHE

*Ce livre a bénéficié de l'aide de Pro Helvetia,
Fondation suisse pour la culture*

*Nous remercions la Ville de Genève,
Département des Affaires culturelles,
pour la bourse d'édition 2009-2010*

Édition originale : Éditions Zoé 2000

© Éditions Zoé, 11 des Moraines
CH – 1227 Carouge-Genève, 2010
www.editionszoe.ch

Maquette de couverture : Evelyne Decroux
Illustration : Toyohara Kunitaru ga, *Picture of the Imperial
fleet winning a great victory*, 1894, in Nathan Chaïkin,
The Sino-japanese War (1894-1895)
ISBN : 978-2-88182-681-8

C'est le porteur d'eau Mohnsen Abdallah Mohnsen qui, le premier, remarqua le fil. Quelques minutes plus tard, Mr. Brigg, trésorier-payeur de Sa Gracieuse Majesté, décela également son existence. Il partait du sommet de la tour orientale de la grande mosquée et descendait en formant un angle d'environ 45° vers un fouillis de cactus, de bananiers, de roseaux et de buissons de géraniums, dans ce qui avait été, jadis, un jardin soigné. Dissimulé par des feuillages lisses, piquants, velus ou adipeux, il cheminait accroché aux branchages jusqu'à une maisonnette cubique, sans fenêtres, avec une porte peinte en bleu et achevait sa course dans un interstice du mur. Mohnsen Abdallah Mohnsen savait que le fil n'était pas là lorsqu'il était allé vaquer à ses affaires, tôt le matin, près de la citerne du rempart nord. Il s'arrêta un moment pour le contempler, une main devant les yeux car le soleil de ce début d'après-midi l'aveuglait. Il suivit attentivement son parcours de la tour gothique jusqu'aux frondaisons qui l'engloutissaient puis de nouveau

des frondaisons à la tour gothique. Après l'avoir observé ainsi, il n'était plus certain de ne pas l'avoir vu toujours là, depuis sa petite enfance. Puis il poursuivit son chemin pour rentrer chez lui car l'heure de la sieste avait sonné depuis longtemps.

Mr. Brigg, qui lui venait du port où il était demeuré, à son vif désagrément, beaucoup plus longtemps qu'à son habitude en raison d'une irrégularité qu'il avait décelée dans les livres du torpilleur *Sentinel*, à quai depuis l'avant-veille, avait eu le regard attiré par un scintillement, par un minuscule éclair, comme si un poisson volant était en train de traverser l'atmosphère à une hauteur inusitée. Il s'arrêta et, en clignant des yeux, chercha à situer le phénomène. Il vit alors le fil, comme Mohsen Abdallah Mohsen l'avait vu auparavant. Il ne s'en étonna point. Son esprit positif estima qu'il devait mesurer une trentaine de mètres et qu'il était en laiton. Une quelconque coutume ottomane, jugea-t-il, une initiative de mollahs qui allaient probablement y hisser quelque drapeau vert tout mâchuré de caractères coufiques. Quand une cathédrale est transformée en mosquée, on peut s'attendre à tout ! Comme la chaleur l'accablait, et qu'il était mécontent d'être en retard, il pressa le pas et traversa en diagonale la rue, sans chercher à longer le mur du sanctuaire qui lui aurait offert la clémence de son ombre.

Vers les 4 heures, toutes les siestes de la vieille cité achevées, les cafés commencèrent à se remplir, les pions du trictrac à claquer sur les damiers crasseux et les narguils à gargouiller. Les cris des marchands à la sauvette, des portefaix et des âniers retentissaient à nouveau tandis que les odeurs de cardamome, de miel, d'huile et de mouton grillé attestaient que tout un petit peuple de cuisiniers, de rôtisseurs, de pâtisseries, de confiseurs s'affairait devant ses fourneaux et ses casse-roles. Puis du port on entendit l'ahan de la grue à vapeur qui s'était remise à charger des caisses d'obus et de singe dans les cales du *Sentinel*. Depuis ce second réveil, et jusqu'à la prière du soir, jusqu'à l'heure où des gamins aux visages blafards et aux cernes bleus allumèrent les lampes à pétrole et les posèrent sur les tables des joueurs de trictrac, jusqu'à l'heure où la nuit avala les deux tours de la cathédrale, d'innombrables paires d'yeux avaient contemplé le fil. Il y avait eu les yeux des joueurs et des fumeurs des cafés situés en face de la nef, du boucher installé en contrebas de la rue, du vendeur de pistaches et de celui d'épices, des gosses sortant de l'école coranique, des fidèles se rendant à la mosquée, des sentinelles britanniques gardant l'entrée du port – qui n'avaient rien d'autre à faire que de regarder le ciel – du chef adjoint de la capitainerie, de sept sous-officiers des *Connaught Rangers*, d'un chirurgien-major, de deux aspirants du *Sentinel*,

sans parler de trois filles qui avaient quitté un instant la maison de M^{me} Theocratos, avec sa permission bien sûr, pour aspirer une goulée d'air frais avant que leur établissement ne fût pris d'assaut par les mécaniciens, les matelots et les soldats. Tous virent le fil, mais aucun ne le remarqua car pour eux tous, c'est comme si cette ligne souple et insignifiante, reliant une vieille tour à un jardin, avait toujours été là.

I

Par le hublot ouvert les bruits du port, décuplés depuis le matin, pénétraient dans la cabine qui, une heure auparavant, avait été vidée de son mobilier, à l'exception de sa table et de quatre chaises. Les roues des voitures hippomobiles et le cri des coolies sur le môle, les grues qui chargeaient et déchargeaient, les barcasses à vapeur et les canots à pétrole, les munitions installées dans leurs alvéoles, les ordres hurlés par porte-voix, le crissement du charbon jeté dans les soutes engendraient un tumulte qui attestait de l'immense effort d'un port de guerre s'apprêtant à envoyer ses navires au large. Les verres de whisky-soda posés sur le tapis de feutre vert de la table étaient vides car les deux hommes qui se faisaient face les avaient bus d'un trait, avant même de commencer leur discussion. La chaleur de cette fin juillet était torride et la poussière de charbon, qui flottait comme une buée grisâtre sur le port, desséchait

les gosiers. La main du Second, qui s'adressait à un civil vêtu avec recherche, assis en face de lui, balaya lentement, et mollement, comme si la chaleur avait absorbé sa dernière énergie, une portion de la table, dans un geste résigné. « Mon pauvre Hohberg, vous tombez vraiment mal. Nous venons de l'apprendre, le *Kaiserin Elisabeth* dépend désormais du gouverneur et est chargé, avec le petit *Jaguar*, de patrouiller devant la rade. Donc, vous voyez, pas de croisière, pas de haute mer. Nous allons jouer au stationnaire et nous battre avec les Allemands, si les Japonais nous déclarent la guerre. D'ailleurs, nous renvoyons une partie de nos officiers afin qu'ils tentent de regagner l'Autriche. Je sais que vous êtes polyglotte, mais nos alliés sont les Allemands et, jusqu'à nouvel avis, nous parlons la même langue. Quant aux coolies chinois, nous en savons toujours assez pour nous faire comprendre d'eux. » L'officier tira d'une poche de sa tunique une enveloppe qu'il tendit au civil. « Le commandant Makoviz m'a chargé de vous remettre ça. C'est une recommandation pour le capitaine von Müller, de l'*Emden*. Il va bientôt appareiller avec le reste de l'escadre et on entend dire qu'il sera détaché comme navire corsaire. Là, ils pourraient peut-être vous utiliser. Pour simplifier les choses, le commandant vous a donné une délégation qui vous autorise à servir sur ce bâtiment. » L'étranger se leva. C'était un homme d'une quarantaine

d'années, mince, au teint basané, avec la tête d'un paysan qui aurait fait de longues études et qu'on aurait pu prendre pour un Égyptien – en dépit de ses cheveux blonds – bien qu'il fût né, comme la longue lignée de ses ancêtres, en Basse Autriche. « Ne me accompagnez pas. Je trouverai le chemin tout seul. Je vais suivre votre conseil. Je ne sais si nous nous reverrons. Mais je vous souhaite bonne chance. Agrippez-vous le plus longtemps possible, si les Japonais devaient faire ce qu'ils ont certainement l'intention de faire. »

Remonté sur le pont, l'homme eut toutes les peines à se frayer, au milieu des caisses, des ballots et des sacs, un chemin jusqu'à l'échelle de coupée, tant l'encombrement et l'agitation étaient grands. Arrivé sur le quai, il constata avec une résignation navrée qu'une pellicule grise recouvrait son costume de toile blanche. Il se dirigea vers le môle où avait accosté l'*Emden*. Pour lui, qui voulait simplement embarquer sur un vapeur qui le déposerait à Aden, il était devenu impératif de quitter cette ville et ce port qui, d'un instant à l'autre, pouvaient se trouver assiégés. Habitué au désert, aux forêts d'Autriche et de Moravie, à la plaine galicienne, à la mer aussi, il pressentait qu'il n'aurait pas la patience de demeurer ici, même contraint par les circonstances. Bien qu'endurant, il savait que ce n'était pas là son genre d'endurance ! Et il ne croyait pas qu'il trouverait à Pékin une possibilité de rallier

l'Europe. Ainsi l'*Emden* constituait certainement sa dernière chance de quitter cette étuve charbonneuse. Il eut soudain le sentiment que la lettre du commandant du *Kaiserin Elisabeth* s'était singulièrement alourdie.

Il ne lui fut guère facile de passer d'un môle à l'autre. Matelots et coolies chargeaient les navires allemands, embarquant vivres, eau, charbon, torpilles et munitions dans une hâte confuse. Il évita et contourna les caisses que des grues laissaient tomber pesamment, les porteurs d'obus, les rouleaux de cordages, les wagons qui s'arrêtaient devant les navires à quai et les myriades de Chinois qui couraient en tous sens et ne semblaient avoir comme fonction que d'ajouter encore au désordre. Enfin il distingua les trois hautes cheminées de l'*Emden* à quai. Ce n'était plus le petit croiseur pimpant dont il avait eu maintes fois l'occasion de voir la photographie dans les illustrés. La poussière s'échappant des couffins de charbon transportés à son bord avait strié de bavures noires son pont et ses superstructures en laissant une trace épaisse sur le quai. Les coolies, portant à deux leur fardeau soutenu par une perche, empruntaient d'étroites passerelles en bois qui leur permettaient d'atteindre le navire situé en contrebas. Ils vidaient leur chargement dans la soute puis, au pas de gymnastique, regagnaient le quai par d'autres passerelles disposées à cet effet. Cette noria durait depuis l'aube et

700 tonnes sur les mille requises avaient déjà été embarquées. Vers l'avant du navire, Hohberg distingua une passerelle un peu moins souillée que les autres, réservées aux visiteurs, gardée par une sentinelle que l'on reconnaissait uniquement à son fusil et à son béret car, en raison de la corvée de charbon, elle n'avait pas revêtu son uniforme mais un bleu de chauffe. Elle était postée devant un amoncellement d'objets hétéroclites que les matelots avaient sortis du navire et entassés sur le quai. Devant ce bric-à-brac, Hohberg se crut transporté sur un marché aux puces. Tous les objets inutiles, et surtout inflammables, avaient été enlevés du bateau. Des tapis chinois roulés étaient posés sur des fauteuils recouverts de peluche, un lustre en cristal côtoyait plusieurs coucous de la Forêt Noire, sur une commode aux tiroirs renflés trônait un buste de S.M. l'Empereur, des clubs de golf émergeaient d'un pied d'éléphant transformé en porte-parapluies et des meubles divers, empilés les uns sur les autres, supportaient une cage contenant un cacatoès au plumage souillé par la suie. Les objets se trouvant là, disposés dans des corbeilles ou jetés à la hâte sur le sol, essentiellement des souvenirs rassemblés par l'équipage, permettaient de deviner les escales du navire. On y voyait une guitare portant l'inscription « Recuerdo de Montevideo », des statues tahitiennes bariolées et grossièrement sculptées, une quantité de masques chinois, hideux et grimaçants, des boucliers en

paille tressée du Nouveau Meklembourg, des sagaies de la Terre de l'Empereur Guillaume. Un assortiment de livres, romans à quatre sous, revues illustrées, œuvres choisies de Goethe et de Seaside et un dictionnaire de Brockhaus complétait ce capharnaüm. À la vue de ces épaves, recouvertes elles aussi de poussière noire, une sorte d'alégresse s'empara de Hohberg. Il avait toujours eu horreur des accumulations de bibelots, qui l'inquiétaient et qu'il ressentait comme une menace car il savait que rien de bon ne pouvait sortir d'un encombrement quelconque. Enfant, l'appauvrissement progressif, bien que provisoire, de son père ne lui avait au fond pas déplu car il obligeait ce dernier à se dépouiller chaque année d'un nombre toujours croissant d'objets. C'est ainsi qu'il avait vu non sans plaisir le piano à queue, la harpe de sa grand-tante Rosine, quelques toiles représentant des scènes de bataille, une part appréciable du mobilier et surtout une collection de trophées de chasse qui couvrait les murs des longs couloirs, quitter le château. Avec le temps, la demeure, vidée de son contenu, avait fini par prendre un aspect monacal qui ravissait l'enfant qui ne se doutait pas que cet appel du vide deviendrait pour lui, un jour, l'appel du désert.

Il remit sa carte de visite à la sentinelle en lui demandant de la transmettre à l'officier de quart. Il avait juste eu le temps de jeter un coup d'œil sur son gilet et de constater qu'il continuait à fon-

cer inexorablement, qu'un officier vêtu d'un treillis, et sale comme un vidangeur, apparut en contrebas, devant la passerelle et lui fit signe de descendre et de le suivre. Lorsqu'il fut introduit dans la cabine du commandant, il constata qu'elle aussi n'avait pas échappé au grand déblayage et ce dépouillement le rassura. Le capitaine de frégate von Müller, commandant du croiseur, n'était pas tout à fait un étranger pour lui car il le connaissait, comme il connaissait son navire, par diverses photographies. Mais après toute la saleté, le débraillé et les sudations qu'il venait d'affronter, il s'étonna de trouver devant lui un homme que la moiteur et la crasse ambiantes ne semblaient affecter en rien et dont la petite tenue paraissait avoir été nettoyée et repassée à l'instant. Soudain, il se sentit très sale et un peu honteux de se trouver là. Le commandant était grand, svelte, de poitrine chétive, avec un visage aux traits bien dessinés. Son haut front dégarni était celui d'un penseur, comme aiment à dire les naïfs. Mais ce qui, en définitive, retenait l'attention, c'était ses yeux, noirs, immenses, qui trahissaient une grande vivacité mais aussi une tenace mélancolie. Après avoir fait signe à son hôte de s'asseoir et s'être installé sur une banquette fixée à la cloison, il décacheta la lettre du commandant du *Kaiserin Elisabeth* qu'il lut avec attention. «Je suis disposé à vous prendre à mon bord. Je ne sais pas où l'on va nous envoyer, mais

vosre expérience et vos connaissances des langues nous seront utiles. Et puis nous pourrons utiliser vos talents de déchiffreur. Je vous demanderai, pour vous conformer au droit maritime et pour ne pas subir de désagrément si pour nous les choses devaient mal tourner, de revêtir votre uniforme d'officier de l'armée impériale et royale. Je vous assermenterai dès que nous serons en haute mer. Je vous prie de rejoindre le bord rapidement car il est probable que nous appareillerons en fin d'après-midi. Pour toutes les questions pratiques, vous vous adresserez au commandant en second von Mücke ». Von Müller s'était exprimé d'une voix si basse que les rumeurs du port l'avaient presque couverte. Sans ajouter un mot, il s'était levé, signifiant à Hohberg que l'entretien était terminé et que, pour lui, la question était réglée. « Un chef mélancolique, se dit Hohberg en remontant sur le quai, mais un chef ! »

Vers le soir, le croiseur largua ses amarres et s'éloigna lentement du môle de charbonnage de l'arsenal. Hohberg, qui avait revêtu sa tunique bleue de lieutenant de réserve du régiment de uhlans N° 7 « Archiduc Charles-Louis » (mais qui avait renoncé aux bottes), s'était placé entre les deux kiosques des pièces de 10,5 de la plage arrière afin de ne pas gêner la manœuvre des matelots obligés de se faufiler entre des objets qui, inflammables ou explosifs, avaient été disposés sur le pont par mesure de sécurité. Dans cette

position, il ne distinguait pas ce qui se passait sur le navire mais il embrassait en revanche l'ensemble de la rade. C'est d'ailleurs là qu'il aimait à se placer lors de l'appareillage d'un paquebot, afin de voir la côte s'éloigner puis s'estomper. À chaque fois cet éloignement de la terre ferme lui conférait un sentiment d'extraordinaire liberté. Bien que ces départs maritimes aient été nombreux dans son existence, il se souvenait de chacun d'entre eux, que les ports se soient nommés Douvres, Trieste, Alexandrie, Tunis, Smyrne, Beyrouth, Aden, Kobé ou Shanghai et il conservait en mémoire, alors qu'en général il oubliait aussitôt les détails de ce genre, les moindres péripéties qui avaient précédé l'embarquement. Après plus de vingt ans, il pouvait dire ainsi dans quel hôtel il avait couché, ce qu'il avait mangé et bu, avec qui il s'était entretenu, quel journal ou quel livre il avait lu avant de s'endormir.

Parmi ces souvenirs de départ, c'est bien entendu celui du tout premier qui s'était gravé le plus profondément dans sa mémoire. Un soir, dans la salle à manger débarrassée de son vaisselier quelques jours auparavant, son père lui avait annoncé qu'il venait de recevoir une lettre d'Égypte. Grâce à l'un de ses amis et ancien camarade de son volontariat d'un an, qui assumait les

fonctions d'aide de camp du Khédive, il avait obtenu à la cour le poste de premier veneur adjoint. Il avait décidé de partir aussitôt, autant pour échapper à ses créanciers que pour toucher le plus vite possible l'avance qui lui était promise. Sa femme « tiendrait la position », comme il disait, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé un ou des locataires pour le château puis elle le rejoindrait. Comme on était à la veille des grandes vacances, rien ne s'opposait à ce qu'il emmenât son fils avec lui. Un mardi de fin juin, tôt le matin – il faisait déjà chaud en dépit de la pluie fine qui était tombée durant la nuit et une généreuse odeur d'herbe mouillée montait du pré bordant le château – Traugott Helmhard von Hohberg, 16^e de son nom et son fils Friedrich Wolf Helmhard von Hohberg, âgé de douze ans et dix mois et 17^e du nom, montèrent dans le tilbury tiré par une haridelle, l'unique cheval qu'il leur restait, avec le haflinger paternel et le poney du fils. Si quelqu'un maintenant, alors que le croiseur avait mis le cap sur la Mer de Chine, lui avait demandé ce qui s'était passé ce 29 juin 1886, et les jours suivants, il lui aurait fourni aussitôt une chronique d'une fidélité absolue. Il lui aurait raconté la descente au milieu des vignes, l'apparition entre les collines de la grande boucle du Danube, qui ressemblait là à un lac, l'embarquement à Stein sur le vapeur à roues, la joie qu'il avait éprouvée de se trouver sur un bateau, l'arrivée à Vienne où il

déjeuna chez Meißl & Schadn dans la rue de Carinthie (au menu : consommé de tortue, cailles sur canapé, escalope panée et fraises crème chantilly), un des premiers établissements de la capitale impériale, puis la longue attente dans un fauteuil de cuir rouge dans le hall d'une banque pendant que son père s'entretenait avec le directeur, l'excitation à l'idée du voyage qu'il allait entreprendre et qui ne cessait de croître en lui, si forte qu'elle lui serrait la gorge et l'empêchait de respirer, le train pour Trieste, la découverte de la mer, qu'il voyait pour la première fois, à la sortie d'un tunnel et dont la vision le précipita dans une sorte d'hébétude – il s'était tellement penché par la fenêtre que son père dut le retenir pour qu'il ne tombe point – l'animation du port, les cafés bondés, les disputes des joueurs de cartes et de dominos, le marché aux poissons avec ses bizarres créatures sur leurs lits d'algue ou de glace, l'odeur océane mêlée à celle de la friture, une végétation généreuse qu'il croyait surgie de son vieil abécédaire (un palmier pour P ; un oranger pour O), l'insomnie qui s'était emparée de lui dans son lit d'hôtel à l'idée du paquebot de la Lloyd autrichienne qui, le lendemain, l'emmènerait vers la terre du sphinx et des pyramides, et puis enfin ce cri, le plus triomphal qu'il ait jamais entendu dans sa jeune vie, poussé par le maître de manœuvre : « Larguez les amarres... »

Ce 31 juillet 1914, comme jadis, Hohberg se tenait à la poupe du navire, contemplant le sillage qui s'affermissait à mesure que la vitesse croissait. Lorsqu'il doubla la pointe de Tuantau, et que l'immense baie de Kiautschou lui apparut, dans le rougeoiement d'un soleil à l'agonie, il ressentit que si cette fébrile excitation était certes toujours présente – élément immuable du rituel du départ – elle n'était toutefois plus celle qu'il avait ressentie jadis dans la baie de Trieste ou en d'autres lieux. Depuis deux jours, il savait que l'Autriche était en état de guerre avec la Serbie et, comme les autres officiers embarqués sur l'*Emden*, il était convaincu de l'intervention de la Russie qui entraînerait celle de l'Allemagne. Il comprit que ce qui se mêlait à l'habituelle excitation, l'atténuant, était l'angoisse provoquée par le sentiment d'être livré à une force occulte dont il n'était pas le maître, car ce n'était plus lui qui choisissait sa destination. Il regarda défiler devant lui les villas et les hôtels de style allemand de la baie Augusta-Victoria, qui lui apparurent comme les pavillons ridicules d'une exposition coloniale. Entré en Mer de Chine le croiseur, après avoir fait route une heure durant cap plein est, vira à tribord puis mit cap au sud à une vitesse de douze nœuds. La nuit était tombée désormais et, bien que l'Allemagne ne se trouvât encore en guerre avec per-

sonne, tous les feux avaient été occultés et un service de veille renforcé mis en place. Dans l'obscurité, assis sur un rouleau de cordage, Hohberg songeait aux singulières circonstances qui l'avaient amené sur ce navire où, au fond, il n'avait rien à faire. Pendant près d'une année il avait parcouru la côte chinoise, afin d'étudier les reliquats d'arabe, de turc et de persan qui subsistaient dans la langue des Huis, ces Chinois musulmans organisés en petites communautés. Sa récolte engrangée, il avait décidé de rentrer en Europe, via Aden, avec l'espoir d'atteindre le Yémen pour y poursuivre ses études sabéennes. Tsing-Tau se trouvant directement sur sa route, il s'y était rendu en sachant qu'il n'attendrait pas longtemps pour trouver une possibilité d'embarquement. Mais les événements, qui se jouent de la volonté des hommes, en avaient décidé autrement, le faisant arriver au mauvais moment au mauvais endroit. En tâtonnant, en s'agrippant à des objets mal définis, en évitant les obstacles qui hérissent le pont d'un navire de guerre, il rejoignit sa cabine qu'il partageait avec le médecin-major. Comme l'électricité avait été coupée afin d'éviter que le moindre rayon ne filtrât à l'extérieur, il se coucha aussitôt après avoir enlevé ses souliers et sa tunique. La plupart du temps, lorsqu'il se trouvait sur un bateau, il devait courir après le sommeil en raison de cette excitation qui ne le lâchait pas. Il passait alors des heures à

écouter le halètement des machines, les grincements des superstructures métalliques, les vibrations de la coque, les coups de boutoir de l'étrave fendant la mer grosse. Mais cette fois-ci, sur cette mer apaisée, presque huileuse, sur laquelle le croiseur glissait à vitesse moyenne, sans heurts, presque sans bruit, il s'endormit aussitôt.

Lorsque plus tard il se remémorait les jours qui suivirent, il eut toujours le plus grand mal à mettre de l'ordre dans ses souvenirs, lui qui pourtant se considérait comme un homme de mémoire. Certes, il sentait encore la trépidation du navire, l'odeur de charbon et de cambouis, la chaleur, la lumière éclatante – et pourtant diffuse – qui baignait le détroit de Corée, la mer soyeuse, presque étale. Il se revoyait sur la passerelle, aux côtés de von Müller, de von Mücke, de l'officier de navigation et il n'avait pas oublié l'activité fiévreuse, les mille tâches précises, de l'équipage s'employant à faire d'un croiseur de paix un croiseur de guerre. Il savait qu'il avait passé des heures assis sous le canon arrière tribord, à contempler le sillage, qui n'en finissait plus, du navire sur la mer tranquille. Longtemps, très longtemps, il avait rêvassé là, comme ces Arabes accroupis des jours durant au pied d'un mur, dont on ne sait s'ils dorment ou s'ils sont morts. Un ou deux faits saillaient toutefois, comme celui du dimanche 2 août. Juste après 14 heures von Müller avait donné l'ordre de rassembler les